

« QUAND LA VIE DEVIENT PAROLE »

LITURGIE ET PROPOSITION DE LA FOI EN ACI

extraits de l'intervention du Frère Patrick PRETOT¹ lors du Conseil National de mars 2004

Ouverture

Introduction

Je partirai de ce que je suis. Non pour parler de moi, mais parce que c'est cohérent avec votre démarche. L'attention à la vie n'est jamais séparable du lieu à partir duquel on considère cette vie. Une infirmière ou un médecin ne regarde pas la chambre d'un malade comme le visiteur qui vient voir un parent. Le développement qui suit est donc une manière de poser une problématique, une manière de vous dire les questions qui m'habitent après avoir pris le temps de lire une bonne partie des derniers numéros de votre revue le Courrier.

Scène 1

Le point de vue du moine

Le moine d'abord : si j'en crois la publicité ou le cinéma, pour beaucoup de gens aujourd'hui, et donc peut-être pour certains d'entre vous (car la publicité offre un certain miroir de ce que les gens pensent, sinon elle ne fonctionnerait pas comme telle) le moine est un animal un peu spécial, un spécimen archéologique intéressant, qui vit à l'abri des grands vents de la vie en restant bien au chaud derrière les murs de sa clôture. Que ce soit le « Nom de la Rose » ou la publicité pour le fromage « Chaussée aux moines », l'affaire est entendue : les moines sont un peu ou beaucoup « décalés », hors de la vie. S'il en était bien ainsi, je serais bien sûr un peu en étrange position devant vous pour prendre la parole sur le thème qui m'est imparti et pour m'intégrer dans ce travail de votre congrès national.

Je n'ai pas envie de me lancer dans un essai pour montrer que cette image est faussée, ce que je crois pourtant profondément. Mais je sais par expérience que ces représentations résistent même devant l'évidence, peut-être parce qu'en partie la vie monastique constitue aujourd'hui une sorte de réserve d'espoir : quand tant d'hommes et de femmes doivent se battre tous les jours dans ce monde où rien n'est jamais acquis, les moines et les moniales apparaissent comme des privilégiés : pour eux au moins, la question est résolue ; eux au moins peuvent goûter le bonheur sans mélange de ne pas avoir à se poser des questions sur leur avenir ; ils sont heureux puisqu'ils n'ont pas de problèmes que la plupart connaissent... Ce rêve d'une vie lisse à l'abri des soucis est tellement fort que les monastères peuvent incarner le rêve de ces lieux paradisiaques que la publicité des voyagistes vante constamment. Il y a là une

¹ Frère Patrick Prétot, moine bénédictin, est directeur de l'ISL (Institut Supérieur de Liturgie), professeur à l'Institut Catholique de Paris.

illusion tenace mais il y a aussi des illusions qui peuvent aider, certains au moins, provisoirement, à tenir.

Je vais donc assumer la distance que j'incarne en comptant sur votre confiance. Je peux simplement dire que je me retrouve dans une démarche qui considère la vie concrète avec tout ce dont elle est tissée. Je me reconnais dans un travail de relecture en vue d'y découvrir la trace de Dieu. Nous pouvons au moins entendre ici que quelque chose nous est commun quelle que soit la forme de vie que nous avons choisie. Nous sommes des humains. Or la condition humaine que nous partageons, que l'on soit ouvrier d'usine ou haut fonctionnaire, médecin ou chauffeur de bus, moine ou chef d'entreprise, c'est que nous avons besoin de sens. Or c'est précisément par un travail de relecture - ce que vous appelez le partage de vie, la révision de vie - et par une prise de parole sur ce qui émerge de ce travail de relecture que nous accédons au sens de ce que nous vivons.

En d'autres termes, contrairement à ce que donnent à penser les apparences, le moine et le membre de l'ACI mènent donc le même combat. Celui de trouver du sens dans une vie qui parfois se présente un peu comme une énigme, où les pourquoi se pressent en série sans que nous puissions même rendre compte de nos « pourquoi » ? Car s'il y a énigme, c'est bien parce que les « pourquoi » semblent se redoubler. Le pourquoi appelle une réponse, une explication, un parce que... On est au niveau des causes et des effets. Le caractère énigmatique de la vie humaine vient peut-être surtout du fait même que nous nous interrogeons. C'est le « pourquoi du pourquoi » qui est décisif.

Scène 2

Le point de vue du liturgiste

Un moine donc, c'est déjà un peu limite (les gens branchés diraient « border line » !) mais alors que dire de cette catégorie particulière de théologien qu'est le liturgiste ? Car soyons clairs, beaucoup aujourd'hui et un bon nombre d'entre vous, je suppose, sont bien convaincus que la liturgie est très en décalage par rapport à cette vie que nous voulons considérer durant ce rassemblement. De ce décalage que certains qualifierons d'étrangeté, il est nécessaire de prendre la mesure aussitôt et je voudrais aligner quelques bonnes raisons de récuser l'instance de la liturgie lorsqu'on entend porter une attention à la vie.

- En premier lieu, on ne parle pas dans la liturgie le même langage que dans la vie courante : en disant cela, je veux me faire l'écho d'une série d'objections que l'on fait sans cesse aux liturgistes : comment voulez-vous prier avec des formules genre « Dieu éternel et tout-puissant » ? « Dieu tout-puissant » : cette formule ne porte-t-elle pas des relents au fond très païens ? N'est-ce pas la représentation d'un Dieu jupitérien qui regarde les humains comme un entomologiste regarde des fourmis ?

Le langage de la liturgie n'est donc pas celui de nos échanges, de nos conversations de table ou du journal... C'est entendu... Mais on peut déjà faire remarquer en passant : mais si cela était, si la liturgie utilisait ce langage commun, est-ce qu'elle nous aiderait à vivre en chrétien ?

Prenons l'oraison de ce jour : « Par ta grâce tu nous guéris, Seigneur, et tu nous donnes déjà les biens du ciel alors que nous sommes encore sur la terre ; dirige toi-même notre vie de chaque jour et conduis-la jusqu'à cette lumière où tu veux nous accueillir ».

Certes on voit bien ce qu'une telle prière pourrait donner dans un langage qui corrigerait l'expression les « biens du ciel » dont on ne voit pas très bien ce que cela signifie ou qui éviterait la formulation « dirige toi-même notre vie de chaque jour » qui semble prendre à contre-pied nos discours sur un Dieu qui rend libre, une liberté comprise comme autonomie.

Mais pour saisir un peu la difficulté d'un langage qui serait censé « coller à la réalité », il est bon de se laisser surprendre. Imaginons donc quelques instants la transposition de cette formule dans un langage qui se voudrait proche de celui des jeunes qui écoutent Fun Radio, Skyrock ou Europe2. Cela pourrait donner entre autre cela :

« Toi le mega-toubib, t'es trop, tu ferais bien de nous filer des supers médocs pour ne plus devoir laisser toutes nos tunes à la pharmacie ou chez le psy. Et file nous des tuyaux pour que nous arrivions à nous en sortir avec les embrouilles. » Et il faudrait le dire avec l'accent et là, c'est trop me demander !

Bien sûr, il y a ici une forme de caricature mais dont l'intérêt est de nous inviter à réfléchir sur le rapport au langage du travail que nous faisons ensemble. Il n'est donc pas certain que le langage de tous les jours nous aiderait vraiment à célébrer, au moins à célébrer avec tous, et cela parce que nous sommes dans un monde où les manières de parler sont très éclatées. Il n'est pas certain non plus que tous les langages permettent d'assumer vraiment la vie humaine dans sa richesse et son mystère.

- En second lieu, la liturgie nous fait faire des choses inhabituelles dans la vie quotidienne : la vie c'est se lever le matin, faire la cuisine ou le ménage, prendre sa voiture ou le bus pour aller au travail, manipuler une machine ou un ordinateur, participer à une rencontre, manger en famille ou avec des amis, lire un journal ou aller au cinéma. Tout cela semble au contraire absent de la liturgie. On y pose des gestes qui nous paraissent parfois un peu mystérieux et dont nous ne saurions dire ni pourquoi on les fait, ni pourquoi on les fait comme cela. Ainsi que signifie le signe de croix ou le fait de se mettre à genoux ? Et même pourquoi continuer à prendre du pain et du vin alors que ce n'est plus guère la base de l'alimentation de beaucoup de français ? On y entend des lectures qui nous parlent d'histoires très anciennes avec des figures que nous ne connaissons parfois pas très bien et dont nous ne voyons pas très bien la portée ou l'intérêt.

- En troisième lieu, la liturgie nous conduit dans des églises, c'est-à-dire des lieux spécifiques, où l'on ne fait rien d'autre (il y a même des débats sur la possibilité d'y donner certains concerts). Plus encore dans ces églises, nous faisons l'expérience que nous sommes tributaires d'une histoire que nous avons plus ou moins de mal à habiter. C'est vrai que nos cathédrales sont de beaux monuments. Mais c'est vrai aussi qu'on y trouve des vitraux, des statues qui parfois nous gênent, tellement elles semblent en décalage avec nos représentations. Il y a des statues de la Vierge Marie du XIXe ou du XVIIe siècle qui peuvent nous déplaire. Il y a certaines croix qui peuvent nous paraître doloristes.

Même si les lieux nous rappellent parfois la vie, c'est plutôt celle de nos ancêtres que la nôtre : à Vézelay, au grand tympan du narthex, il y a les travaux des mois mais ce sont les travaux agricoles qui ne concernent même plus beaucoup les agriculteurs bourguignons actuels. Ce décalage est tellement ressenti que dans certaines célébrations, pour que la vie soit présente, on va apporter des objets qui l'évoquent. Ainsi on a vu, dans une célébration d'ordination, apporter une truelle et un moellon pour évoquer l'itinéraire d'un candidat qui était passé par le métier de maçon. Là encore, la question est de savoir si ceci évoque vraiment la vie dans sa complexité et sa richesse. Est-ce qu'on prend la vie au sérieux par ce genre de pratique ? Est-ce qu'on parle vraiment de la vie ?

- En quatrième lieu, la liturgie semble encore aujourd'hui, l'apanage de quelques-uns : il y a ceux qui la préparent, ceux qui la font et ceux qui savent ce qu'il faut ou ce qu'il faudrait faire. Et il y a les autres qui essaient de suivre, qui acceptent de subir parfois, mais qui souvent se sentent un peu ailleurs. Bref comme dirait Fernand Raynaud, tout le monde ne peut pas tenir l'orgue ou l'harmonium comme Mademoiselle Lelonce qui le fait depuis 40 ans, tout le monde ne peut pas prendre la place de Mr Duchmol et de Mme Michu qui ont fait la lecture et la Prière Universelle... Là encore donc, la liturgie semble être un lieu où si certains éventuellement peuvent y voir un lieu de vie parce qu'ils y font quelque chose, pour un bon nombre, la vie est ailleurs : elle est là où l'on peut s'investir dans une action, réaliser un projet, avoir une réelle influence. Mais la liturgie ne sert à rien, puisque cela ne change pas le monde. Devant ce genre de réaction, il faut peut-être se demander ce que la liturgie donne à vivre, car elle donne à vivre quelque chose que je désigne volontiers en employant le mot « expérience ». En d'autres termes, la liturgie propose un vivre mais qui n'est pas seulement un faire.

Acte 1

Scène 1

La liturgie premier lieu de la proposition de la foi

Il y a chez certains chrétiens, et souvent chez des militants, une authentique démarche spirituelle et même une exigence mais qui s'inscrit difficilement dans une institution du croire : je crois en Dieu, au Christ, en l'homme, je tiens fermement à des valeurs comme la solidarité, la fraternité etc., mais l'Eglise, le Pape, les Evêques, la messe, les rites, tout cela me gêne un peu. Je fais avec, et quand je peux faire sans, c'est aussi bien.

Dans la distance entre foi et religion caractéristique de notre temps, ces croyants sont tentés par une foi sans (trop de) religion : je suis « pratiquant » signifie que je vais à la messe, aux grandes fêtes, les moments où j'entends manifester que je suis croyant. La participation au culte est ici fondamentalement « attestatoire ». Du point de vue liturgique, on va demander que cette participation constitue un sommet festif. D'accord pour la liturgie, mais pour les fêtes et à condition que ce soit joyeux.

C'est dans cette ligne que certains dans vos équipes peuvent tenir le discours suivant : l'équipe ACI me suffit : elle me permet de comprendre le monde, de me comprendre, de ne pas en rester au boulot et loisirs mais de pouvoir partager avec d'autres l'idéal qui m'habite. Mais pour le reste, je me débrouille. Entendez : la paroisse, la relation à l'Eglise et la liturgie sont des matières à option.

Dans ces deux cas, on dira volontiers que la liturgie n'est faite que pour les convaincus et que les sacrements ne devraient être donnés qu'à ceux qui peuvent attester d'une foi consciente d'elle-même, une foi dont il est possible de rendre compte. Pour les autres, entendez ceux qui ne sont pas capables de rendre compte de leur foi, il convient de leur montrer nos solidarités dans la vie courante : le témoignage est le seul chemin possible avec eux. Mais en quoi ce

présupposé de non capacité de nos auditeurs à recevoir et à célébrer la Parole de Dieu est-elle fondée ? Nous risquons de présupposer que Dieu ne peut leur parler.

Par ailleurs, l'exigence de rationalité – qui se traduit par la fameuse nécessité de « comprendre » - prend le pas sur l'inscription dans le corps des croyants. Denis Tillinac vient de publier un ouvrage intitulé *Le Dieu de nos pères : éloge du catholicisme* (Bayard, 2004). Je trouve intéressant ce titre dans la mesure où il renvoie à l'Écriture. La foi s'enracine toujours dans une tradition. Je crois à la suite d'autres. Cela ne signifie pas que je crois bêtement sans comprendre. Mais cela me permet d'accepter de ne pas tout comprendre tout de suite et de tabler sur la foi de l'Eglise pour poursuivre ma route tout en cherchant à comprendre mieux.

Scène 2

La liturgie, source de la vie chrétienne

Comme l'ont montré un certain nombre de théologiens, notamment, H.J.Gagey² la crise de la transmission appelle à une « nouvelle donne pastorale » et c'est ce qui offre à la liturgie une nouvelle chance. En effet, si « proposer la foi » consiste à permettre à une liberté de s'exercer, alors le chemin est une figure emblématique de la manière de proposer la foi. On sait, en effet, que le geste de la Lettre aux Catholiques de France (1996) prend appui sur l'expérience du catéchuménat : la présence significative de catéchumènes adultes au sein des communautés chrétiennes a fait reprendre conscience du caractère initiatique de la foi, et la notion d'initiation chrétienne constitue la matrice de l'idée de proposition de la foi.

C'est ici que l'on retrouve l'expression « source et sommet »³. La proposition consiste à dire que la liturgie sera d'autant plus perçue comme chemin et donc lieu de proposition de la foi, qu'elle sera abordée comme « source ».

Depuis quelques décennies en effet, la liturgie a été abordée essentiellement comme le sommet de la vie en Eglise. Elle apparaît surtout comme un temps de fête rassemblant la communauté en vue d'exprimer, avec ses ressources culturelles propres, les motifs de la célébration : louange pour la création, action de grâces pour un événement heureux, supplication à l'occasion d'un événement douloureux. Plus encore, le vocabulaire de la « célébration » a mis l'accent sur la spécificité du groupe qui célèbre : car si l'on célèbre, il faut bien pouvoir adhérer à l'action et aux motifs de la célébration.

Les grands rassemblements correspondent bien à cette approche : la liturgie y occupe une place essentielle comme point d'aboutissement d'une démarche longuement préparée mettant en œuvre de grands moyens. Et il y a là une forme donnant visibilité à la démarche religieuse, et qui sert parfois de lieu d'appel pour des personnes en recherche : les liturgies des JMJ ont pu mettre en route vers une vie ecclésiale des jeunes qui, sans cela, n'auraient pas été rejoints par l'institution ecclésiale. Cependant, dans le monde des pèlerins et des convertis désigné par

² *La nouvelle donne pastorale*, Paris, Editions de l'Atelier, 1999 ; H.J.Gagey et D.Villepelet (sous la dir. de), *Sur la proposition de la foi*, Paris, Editions de l'Atelier, 1999

³ cf notamment SC 10 : « Toutefois la liturgie est le sommet auquel tend l'action de l'Eglise, et en même temps la source d'où découle toute sa vertu. Car les labeurs apostoliques visent à ce que tous, devenus enfants de Dieu par la foi et le baptême, se rassemblent, louent Dieu au milieu de l'Eglise, participent au sacrifice et mangent la Cène du Seigneur. (...) C'est donc de la liturgie, et principalement de l'Eucharistie, comme d'une source, que la grâce découle en nous et qu'on obtient avec le maximum d'efficacité cette sanctification des hommes dans le Christ, et cette glorification de Dieu, que recherchent, comme leur fin, toutes les autres œuvres de l'Eglise. »

Danièle Hervieu-Léger⁴ le risque est de passer de sommet en sommet, sans que les « redescendentes » ne soient autre chose que des parenthèses vides.

En insistant sur la dimension «source », il s'agit de mettre en lumière que la liturgie n'est pas seulement un sommet festif vers lequel doivent tendre régulièrement de grands projets qui se révèlent parfois un peu épuisants. La liturgie est tout autant une ressource qui permet de vivre au quotidien. Car dans ce monde où rien n'est jamais acquis, où chacun est obligé sans cesse de se déterminer, la grande question n'est-elle pas de vivre le quotidien, le lieu habituel où les choix (y compris les choix éthiques) doivent être posés ? Si l'Eglise ne propose la foi que de manière exceptionnelle, en de grandes occasions, ne risque-t-elle pas de dire en même temps que la foi n'a rien à dire dans le quotidien ? C'est parce que l'on ne peut séparer liturgia et diakonia qu'il faut insister sur la dimension source de la liturgie : la liturgie chrétienne est conversion au Dieu de Jésus-Christ.

Il faut souligner qu'il appartient à la liturgie de proposer, et cela au quotidien, la foi vécue dans sans forme « ordinaire ». Ici, nous retrouvons l'une des grandes intuitions spirituelles des années 50 (on peut penser à Madeleine Delbrêl et bien sûr à l'ensemble des mouvements d'Action Catholique) qui consiste à ce que toute la vie soit imprégnée de l'Evangile. La liturgie n'est pas seulement célébration, elle est aussi chemin assurant une imprégnation évangélique d'autant plus profonde que la répétition en garantit l'efficacité.

La liturgie propose donc la foi en tant que celle-ci est de l'ordre de l'entretien. La foi n'est pas seulement illumination, mais aussi « fidélité ». Et puisque la fidélité implique l'inscription dans une durée, c'est la liturgie qui par le ressourcement régulier qu'elle opère, assure les conditions de possibilité de cette inscription dans le temps. Ces remarques invitent à tirer plusieurs conséquences pastorales.

◇ Dans une société du spectacle, où la « nouveauté » résonne comme un impératif, la vie liturgique « ordinaire », avec son aspect de répétition, est évidemment fragile : mais une pastorale liturgique conséquente doit tendre à montrer que c'est là que se trouve la chance d'une relation profonde. Le parallèle avec l'entraînement sportif ou musical peut aider à situer cette régularité non comme une routine à caractère obligatoire, mais comme un entraînement au service d'un approfondissement. Dans un texte remarquable qui ne vise pas la liturgie, le Père de Montcheuil a bien exprimé l'enjeu de la question : « Celui qui, pour pouvoir se prêter à tout, refuse de se donner, ne connaît jamais que ce qu'il y a de plus extérieur dans les choses et surtout dans les êtres. On ne connaît que ceux à qui l'on se donne et dont on devient, en un sens, véritablement dépendant. »⁵.

Le caractère « ordinaire » de la liturgie est donc la condition même pour qu'une connaissance du mystère soit possible. L'Eglise propose la foi dans la liturgie car elle permet à l'homme moderne de faire l'expérience de la répétition sans laquelle il n'y a pas de connaissance profonde de Dieu.

◇ Si l'on considère la liturgie essentiellement comme « sommet », il est tentant de penser qu'il faut déployer de grands moyens pour qu'elle soit pertinente. Si on la considère comme « source », on peut affirmer qu'une liturgie sobre, célébrée avec des ressources

⁴ (Le pèlerin et le converti, La religion en mouvement, Paris, Flammarion, coll. « Essais », 1999; cf également l'article « Le pratiquant et le pèlerin » dans la revue Etudes n°3921, janvier 2000, p.55/64)

⁵ (Y.de Montcheuil, Problèmes de vie spirituelle, Paris, Editions de l'Epi, 1957, p. 105-114 repris dans Magnificat, n.115, juin 2002, p.206)

authentiques de la communauté n'est ni « pauvre », ni dépourvue de relief, et encore moins « indigne ». Le recours à de grands moyens est même souvent antinomique avec une relation entre liturgie et quotidien. La qualité de la vie liturgique n'est pas dans l'importance des moyens déployés mais dans la vérité de la mise en œuvre des moyens dont on dispose. Ce n'est pas le nombre de choristes, ni même la qualité technique de la chorale qui fait l'authenticité d'une liturgie, mais l'ajustement de la chorale à l'action liturgique communautaire.

◇ Sur le versant des sacrements, la conception de la liturgie comme « sommet » a conduit à une concentration des pratiques sur des moments forts. Les célébrations se présentent comme des points d'orgue au terme d'un long cheminement. Le risque est qu'elles invitent plus à passer à autre chose qu'à une pratique chrétienne ordinaire. Le Centre National de Pastorale Liturgique a publié plusieurs contributions portant sur « l'après sacrement »⁶ : proposer la foi dans la liturgie, c'est situer les sacrements d'abord comme passage et donc comme repère sur un itinéraire.

Acte 2

Introduction

Comprendre notre situation de catholiques dans la société actuelle

La première partie de la Lettre aux Catholiques de France est intitulée « Comprendre notre situation de catholiques dans la société actuelle ». Elle porte donc sur les conditions actuelles dans lesquelles nous essayons de vivre la foi. Ce point de départ est un effort de prise en compte du réel. On peut donc noter aussitôt l'affinité fondamentale entre la démarche de la LCF et celle des mouvements d'Action Catholique. La formule de cette première étape a été donnée par Mgr Doré comme une sorte d'adage : « les conditions de la chose appartiennent à la chose ». Autrement dit, on ne peut pas séparer les conditions dans lesquelles nous vivons la foi de la foi elle-même. Il n'y a pas de foi en apesanteur.

Et c'est bien cela qui constitue l'âme de la recherche de l'ACI et donc celle de ce Conseil National. En vous proposant un retour à la LCF, je ne m'éloigne donc pas de ce que vous voulez être. Parmi les vocations que l'on peut penser être celle d'un Mouvement comme l'ACI, en tant que Mouvement à l'intérieur de l'Eglise, celle qui consiste à « proposer la foi » mérite donc notre attention aujourd'hui.

Proposer la foi... oui sans nostalgie du célèbre « Nous referons chrétiens nos frères » de la JOC des années 30. Mais résolument.

Proposer la foi certes, et peut-être d'abord aux membres de l'ACI car je suppose qu'un certain nombre de gens qui frappent aujourd'hui à la porte de l'ACI ne sont guère enracinés dans la foi chrétienne, et ce n'est pas une raison, et même au contraire, pour qu'on considère qu'ils ne sont pas à leur place. Comme le dit Daniel Pizivin : « Que devient la révision de vie quand les

⁶ (cf. « L'après sacrement », Célébrer n°307, sept/oct 2001)

besoins d'éveil, d'initiation se font plus forts ? »⁷. En d'autres termes, comment vivre en équipe ACI quand le parcours des membres de l'ACI n'est plus forcément celui de ceux qui sont tombés dans le bénitier en naissant ! Comment vivre en équipe ACI, lorsque les membres de l'équipe appartiennent à ce monde de nouveaux croyants que Danièle Hervieu-Léger désigne à partir des figures du pèlerin et du converti ?

Ce disant, je vous invite donc fortement à reprendre le texte de la LCF, qui a peut-être été un peu vite oublié. J'ajoute une conviction : il ne suffit pas de dire les choses. On peut se gargariser de slogans en répétant par exemple qu'il faut « proposer la foi ». Il faut donner corps concrètement à la proposition de la foi pour que nous comprenions vraiment ce que signifie « proposer la foi dans la société actuelle ». Faisons-le et alors nous comprendrons la pertinence et peut-être, en même temps, les limites de l'intuition de cette lettre.

La question est donc de savoir : en quoi une équipe ACI est-elle un lieu de proposition de la foi ? Et appuyé sur la LCF, j'ai tendance à proposer la réponse suivante : une équipe ACI propose la foi en vivant l'expérience de la foi, de la foi en Jésus-Christ et de la foi vécue en Eglise. Prenant appui sur les conditions actuelles dans lesquelles nous vivons comme chrétiens, c'est-à-dire une société en crise dans laquelle les catholiques sont minoritaires et en même temps, et c'est bien là l'aspect inconfortable, doivent assumer le poids d'un passé où le catholicisme a forgé, façonné et parfois régenté la société, la Lettre des Evêques propose un changement d'attitude. Tout en demeurant les bénéficiaires de l'héritage reçu, nous avons à devenir des « proposants de la foi ».

Voilà le déplacement qui nous est proposé : l'expression « proposer la foi » prend acte d'un passage d'un temps où la foi se transmettait par héritage à celui où la foi doit être « proposée ». Ce faisant la LCF reconfigure les relations entre liturgie, témoignage et service (liturgia, diaconia, marturia) et elle place la liturgie comme premier lieu de la proposition de la foi.

Si le geste initial qui consiste à considérer les conditions dans lesquelles nous vivons la foi comme chrétiens, constitue un aspect classique de la démarche des mouvements d'Action Catholique, il en va autrement à mon avis de cette proposition de déplacement, de ce que l'on peut appeler sans exagération ni goût immodéré pour les grands mots « ronflants », un « changement de paradigme ». Car un changement de paradigme, c'est une autre manière de regarder la réalité. Or bien souvent, nous souffrons d'un manque de renouvellement des problématiques, qui tient en partie au vieillissement de nos effectifs. On s'habitue d'autant plus à une pensée sclérosée que certaines générations sont absentes de nos lieux de réflexion.

Mettre la liturgie comme premier lieu de la proposition de la foi heurte l'évidence qui s'est imposée à beaucoup, notamment des militants, des gens sur le terrain qui voient bien la difficulté d'annoncer l'Evangile dans un monde où l'Eglise suscite des suspicions et parfois même des rejets. Annoncer l'Evangile dans le monde actuel semble tellement difficile à beaucoup de militants, que recourir à la liturgie, dont j'ai montré d'emblée le décalage, semble un choix incohérent, celui d'une voie promise par avance à l'échec.

Or dans ce contexte, le message de la LCF s'appuyait sur une analyse de la crise de la transmission et sur la nécessité de penser autrement pour que le message évangélique puisse résonner « dans la société actuelle ». Il faut faire ici trois remarques :

⁷ (sous la dir. de Robert Strasser, Daniel Pizivin, Croire, vivre, raconter : la révision de vie, une pratique à réinventer, Paris, Ed. de l'Atelier, coll. « Interventions théologiques », 2003, ouvrage issu d'un colloque tenu à l'Institut catholique de Paris en nov. 2002)

1) De quelle foi s'agit-il ? Au cœur de la LCF, il y a un geste théologique, un « retour au centre », c'est-à-dire au mystère de la foi. C'est donc à la suite d'un retour à la foi elle-même que l'on invite à redécouvrir la liturgie comme proposition de la foi. Et soulignons-le d'emblée : c'est parce qu'elle est « source et sommet » de la vie de l'Eglise, comme l'a rappelé le Concile Vatican II dans la Constitution sur la Liturgie, que la liturgie entretient un rapport si étroit avec la foi que la tradition en a forgé un adage célèbre : *Lex orandi, lex credendi* : l'Eglise croit comme elle prie.

Mais depuis Saint Paul nous savons que si le Christ n'est pas ressuscité (et donc s'il n'est pas mort), notre foi est vaine (cf 1, Co 15). C'est parce que la liturgie nous ramène inlassablement sur le chemin de Pâques qu'elle propose la foi en tant que foi chrétienne et qu'en même temps elle peut exprimer un regard vraiment chrétien sur la vie : « Parce que la mort du Christ en croix et sa résurrection constituent le contenu de la vie quotidienne de l'Eglise et le gage de sa Pâque éternelle, la liturgie a pour première tâche de nous ramener inlassablement sur le chemin pascal ouvert par le Christ, où l'on consent à mourir pour entrer dans la vie. »⁸.

La liturgie est donc « source et sommet » de la vie chrétienne. Il faut souligner ici deux points. L'insistance porte sur la dimension « source de la liturgie » : dans un contexte culturel où l'on valorise la dimension festive et surtout expressive de la liturgie, on parle parfois de « célébrer la vie », « célébrer le vécu », « faire chanter la vie », et l'accent porte ainsi souvent sur sa dimension « sommet ». Dire que la liturgie « propose la foi » c'est retrouver la dimension « source », avec ses aspects de nourriture, d'entretien, sans nier pour autant les dimensions de « sommet », et donc de célébration et de rassemblement. D'autre part, c'est consciemment que les rédacteurs de la LCF ont placé la liturgie comme premier lieu de la proposition de la foi, avant même la catéchèse et l'annonce explicite de la foi⁹. Cela ne signifie pas qu'ils entendaient accorder à la liturgie un statut prééminent, encore moins qu'ils la présentent comme le lieu unique de la proposition de la foi. Il ne faut jamais oublier l'affirmation de Vatican II : « la liturgie ne remplit pas toute l'activité de l'Eglise »¹⁰.

La LCF prend acte de cette salutaire mise en garde contre tout ce qui pourrait apparaître comme du « panliturgisme » en prenant soin d'articuler les trois dimensions de la vie chrétienne : *liturgia – marturia – diakonia*.

2) Cette manière de voir la liturgie, en valorisant sa dimension source ne constitue ni un repli frileux sur le culte, ni une évasion à caractère ésotérique en vue de « réenchanter » artificiellement un monde devenu trop froid.

3) Si la liturgie est bien ce lieu premier où l'Eglise propose la foi, comme la source pascalle de la vie de l'Eglise, quelles conséquences en tirer pour la pastorale liturgique ? Autrement dit, comment célébrer au temps de la proposition de la foi ? La réponse sera une invitation que l'on peut formuler ainsi : en vue de proposer la foi dans la société actuelle, il est nécessaire de déployer toutes les potentialités de la liturgie et ne pas s'en tenir à quelques formes que l'on risque d'épuiser en leur demandant ce que parfois, elles ne peuvent offrir. C'est à un élargissement de la pastorale liturgique qu'invite le geste de la LCF. Parce que la

⁸ Jean Paul II, Lettre apostolique pour le 25ème anniversaire de Sacrosanctum Concilium sur la sainte liturgie du 14 mai 1989, DC 1985 (4 juin 1989) 518-524, n.6.

⁹ Cf « Préciser nos lignes d'action », LCF op.cit., p. 90-102 ; cette première place est justifiée par le fait que la transmission du message et le service de l'humanité culminent dans la célébration liturgique, et celle-ci est « véritablement le lieu dont tout part et où tout est appelé à revenir » (p.91)

¹⁰ SC9 : « La liturgie ne remplit pas toute l'activité de l'Eglise ; car, avant que les hommes puissent accéder à la liturgie, il est nécessaire qu'ils soient appelés à la foi et à la conversion : « Comment l'invoqueront-ils s'ils ne croient pas en lui ? Comment croiront-ils en lui s'ils ne l'entendent pas ? Comment entendront-ils sans prédicateur ? Et comment prêchera-t-on sans être envoyé ? » Rm 10,14-15.

liturgie était perçue avant tout comme sommet, c'est l'Eucharistie et les sacrements qui ont occupé le devant de la scène. La messe est devenue la forme liturgique presque exclusive du rassemblement catholique ; même les Assemblées Dominicales en l'Absence de Prêtres (ADAP) ont été pensées à partir de la messe, au risque d'endosser la figure d'une « messe sans prêtre »¹¹.

Nous ne savons offrir qu'un sommet alors que l'homme contemporain a besoin de chemins et de voies d'accès vers la foi. Proposer la foi, c'est offrir des chemins diversifiés pour que chacun puisse être rejoint sur son chemin d'Emmaüs. Ceci invite à déployer toutes les ressources de la liturgie, et notamment les formes non sacramentelles qui peuvent apparaître comme des voies nouvelles adaptées à la proposition de la foi dans la société actuelle.

Scène 1

Quatre modèles de la vie de foi dans le monde contemporain

Expérience de la foi donc. Je voudrais vous proposer une petite typologie du rapport entre foi et religion. Il s'agit de la relecture de l'expérience d'un repas chez des amis il y a quelques semaines. Autour de la table, quatre personnes, entre 35 et 50 ans, quatre manières contemporaines de vivre la foi.

● Edith ou la foi comme héritage

Issue d'un père agnostique et d'une mère croyante, Edith (50 ans) est une femme humainement profonde, pleine de bonté et vivant la foi de ceux qui n'osent pas et ne savent pas bien rendre compte de ce à quoi ils croient mais qui savent que c'est important pour eux. Edith est le témoin d'une posture « traditionnelle », dans laquelle « être croyant » et « pratiquer » vont ensemble comme une sorte d'évidence au point qu'il y a une sorte d'identification entre religion et foi. Ce genre de chrétien se définit parfois comme celui « qui va à la messe » : on se souvient que les cathos fréquentant la paroisse universitaire autrefois étaient désignés par le terme de « talas », ceux qui « allaient à la messe ». Cette posture croyante se durcit parfois dans une forme de type traditionaliste. Mais si elle est « traditionnelle » en tant qu'elle a fonctionné dans le passé, en tant même qu'elle a façonné pendant longtemps le mode de vie du chrétien, elle n'est pas forcément « traditionaliste ».

Si parfois, y compris chez des jeunes, cette position a tendance à s'affirmer fortement, c'est en partie par réaction. Les plus jeunes chrétiens sont très isolés : un ou deux sur une classe de 100 ! Dans ces conditions, une pratique chrétienne, notamment une pratique culturelle régulière, devient un choix très coûteux, le signe d'une vie à contre courant. Ces jeunes prennent de plein fouet la crise contemporaine du croire qui conteste sans cesse l'évidence sur laquelle elle semble se fonder. En effet, à ces jeunes qui essaient de pratiquer, leurs copains, parfois même leurs parents, rappellent sans cesse le caractère exceptionnel voire marginal de leur choix de vie. Puisque beaucoup et même la majorité aujourd'hui ne partagent pas l'idée que croire et pratiquer vont ensemble, puisque beaucoup vivent le divorce entre foi et religion (cf. le célèbre « je suis croyant mais non pratiquant »), celui qui entend tenir les deux paraît être le témoin d'une époque un peu révolue.

¹¹ Certains préfèrent la désignation ADAL - assemblées dominicales animées par des laïcs - pour éviter de concentrer l'attention sur l'absence de ministres ordonnés ; d'autres appellations ont été utilisées qui ont toutes le défaut de se réduire à des sigles, compréhensibles par les seuls agents pastoraux ; par ailleurs, il convient d'insister sur la dimension ecclésiale de tout rassemblement chrétien, ce qui implique une relation constitutive au ministère ordonné en tant que « ministère de la communauté » (Vatican II, Constitution Lumen Gentium, n.20).

- **Jean ou la recherche spirituelle en dehors du cadre religieux**

Jean, 52 ans, est un homme que l'on qualifie aisément de « droit » et « juste », menant à la fois une vie professionnelle et une recherche spirituelle exigeantes pour lui-même et peut-être aussi pour les autres. Il tient une posture « agnostique », non pas au sens de « non foi » mais au sens d'une attitude d'esprit dans laquelle on n'accepte que le credo que l'on peut justifier en raison. Cette manière de se situer repose sur une distinction nette et même une sorte de séparation entre foi et religion.

Cette position est souvent motivée par un écart considérable entre le niveau de réflexion intellectuelle acquis grâce à des études et en même temps, un croire disponible qui vient d'une catéchèse arrêtée à l'âge de 14 ans : ce que l'on pense être « la foi » et qui correspond à la foi d'un enfant paraît (à juste titre) intenable pour l'adulte que l'on est devenu. L'agnosticisme se nourrit du divorce entre la foi reçue et la raison : on n'accepte plus un credo qui ne respecte pas l'exigence de rationalité à laquelle on ne saurait renoncer sans avoir l'impression de se renier. On ne peut et même on ne doit tenir ce qui me paraît intenable.

Dans ce cas, des recherches spirituelles hors de la tradition catholique et même hors des religions (par exemple dans la franc-maçonnerie), paraissent un chemin plus crédible car honorant la requête d'une foi intelligente en possession d'elle-même. Il arrive donc que ces agnostiques admettent, pour les autres, la possibilité d'une religion mais ils adoptent alors facilement une position exigeante quant à la qualité de la foi professée (attitude de « pur »). L'instance rituelle, la liturgie, garde une place réelle (on connaît par exemple la place des rites dans la franc-maçonnerie), mais le rite est perçu avant tout comme l'expression des valeurs du groupe, comme un acte de l'homme, un acte au service d'une recherche spirituelle.

- **Sylviane : l'éthique comme substitut de la religion**

Cette quadragénaire est très engagée dans une association d'échanges internationaux. Pour elle l'éthique a pris la première place et la religion apparaît comme une sorte de poésie. Parce que la dimension éthique prime, le service des autres dans une association ou dans la vie civile apparaît comme une forme supérieure d'engagement qui donne sens à la vie. Toutefois la religion demeure intéressante car elle enchante un monde froid manquant de poésie et de symbolique. Dès lors, si la foi paraît bonne pour les crédules (par exemple l'enfant qui croit au Bon Dieu comme un super Père Noël), l'attitude « croyante » est dépassée au profit d'une conviction militante pour un combat humaniste. On peut noter en passant que ce type d'attitude peut se nourrir d'une formation catéchétique déficiente ou mal comprise qui conduit à des affirmations du genre : « toutes les religions se valent » ou encore « la Bible est un grand récit mythique », par conséquent la sortie de la Mer Rouge est une affaire de météo, et non le récit d'une intervention décisive de Dieu dans l'histoire d'un peuple avec lequel il a fait alliance, etc.

Si l'attitude croyante est dépassée, c'est en partie que la vie, la manière de vivre – une manière qui comporte engagement, service des autres, attention aux petits – paraît suffisante pour donner sens. La foi ne donne pas sens : elle est une croyance qui risque de détourner des vrais combats et donc d'empêcher d'agir. Dans ce cadre, la liturgie qui doit être festive, est destinée avant tout à célébrer les valeurs qui s'expriment dans l'agir. On va demander par exemple de faire une célébration pour célébrer la solidarité ou l'amour.

- **Denis : le pèlerin et le chercheur**

Denis est un homme discret et écoutant beaucoup. Il représente le chercheur intéressé qui voudrait savoir pour essayer de comprendre. Il est donc totalement ouvert, à condition toutefois de ne pas chercher à l'embrigader. Il correspond bien à la figure du pèlerin repérée par Danièle Hervieu-Léger dans *Le pèlerin et le converti*.

Si ce genre de personne rencontre une structure où sa liberté de recherche est honorée, il est possible que le pèlerin se mue en converti. Mais le converti ne deviendra pas un militant mais gardera sans doute l'âme du pèlerin qui aura trouvé un lieu de repos sur sa route mais pas forcément une terre où il s'enracine. Pour Denis, la foi est itinérance, recherche de sens. Elle s'exprime moins dans les institutions que dans les personnes qui portent ces institutions. C'est une religion fondée avant tout sur le témoignage.

Pour lui, la liturgie est avant tout une énigme, dont il serait heureux de percer les secrets, et qui constitue une proposition essentielle pour que le lieu de repos auquel il aspire puisse être intéressante. Il est prêt à une très large palette d'expériences liturgiques (de la messe en latin à la découverte des rites orientaux en passant par des formes moins conventionnelles) pourvu qu'on lui donne le minimum d'explications lui permettant de ne pas se sentir étranger et ouvrant la porte à une quête de sens infinie.

Conclusion : comme toute typologie, ce qui vient d'être présenté ne prétend pas décrire la réalité qui est toujours plus complexe. On peut ainsi souligner que dans la même personne, on trouverait sans doute aisément la cohabitation d'éléments de plusieurs types.

Le recours à la notion de modèle permet bien plutôt de se donner des repères de discernement pour voir comment chacun situe dans sa vie l'articulation entre le « vivre », « croire » et « célébrer » pour reprendre un titre célèbre¹². A ce titre, cette typologie est un outil qui peut éclairer la pratique de la révision en tant que celle-ci se pense comme la recherche d'une vie animée par l'Esprit Saint, vécue sous le regard de Dieu et à la suite du Christ dans le corps de l'Eglise.

Acte 3

Scène 1

Liturgie et révision de vie

On pourrait poursuivre l'analyse de l'écart entre la liturgie et la vie que j'ai esquissée au début. On pourrait multiplier les figures de l'articulation ou de la non articulation du croire, vivre et célébrer dans le monde contemporain. Parce qu'il s'agissait de vous proposer de réfléchir sur ce que la pratique liturgique pourrait dire à un mouvement d'Action Catholique, j'ai pensé utile d'opérer cette mise à jour des présupposés qui risquait de disqualifier ma proposition. C'est donc une entrée paradoxale dans la question que je vous ai proposée. Vous devinez aisément que si j'ai voulu prendre acte du décalage entre vie et liturgie, ce n'était pas

¹² Michel Scouarnec, *Vivre, croire, célébrer*, Paris, Ed. de l'Atelier, coll. « Foi vivante, Formation », 1995

pour me faire en quelque sorte « hara-kiri ». Mais c'est au contraire pour mettre à jour à la fois ce que ma proposition pouvait avoir de surprenant et en même temps de lui donner quelque chance de vous rejoindre là où précisément elle paraît déroutante. Car évidemment, si j'ai accepté de venir, c'est parce que je suis convaincu au contraire que la liturgie, dans son décalage même, est aujourd'hui, dans les conditions où nous vivons nos vies de foi, une instance capitale pour un mouvement comme le vôtre.

Je dis bien, une « instance » et par ce terme, je veux souligner deux choses essentielles.

1/ Ma proposition ne vise pas à développer la place de la liturgie dans le mouvement au sens où je vous inviterais à vous transformer en une sorte de confrérie célébrant des offices ! Ce n'est pas évidemment mon objectif et cela serait à mon avis une erreur.

2/ Mais en parlant d'« instance », je veux souligner que la liturgie est un référent pour toutes les pratiques chrétiennes, et donc à ce titre, elle est un référent pour les pratiques de l'ACI.

Ceci est peut-être un peu neuf pour certains d'entre vous. En effet, depuis quelques dizaines d'années, on a pris l'habitude de penser selon le schéma suivant : nous sommes des chrétiens qui vivons dans un monde où beaucoup ne partagent pas nos convictions croyantes. Notre tâche comme mouvement c'est de nous donner les moyens d'être attentifs à la vie de tous les jours pour vivre en chrétiens et être ainsi des témoins dans la société qui est la nôtre. Daniel Pizivin dans un ouvrage sur la « révision de vie » a bien formulé cela en écrivant : « L'Action Catholique est née pour aider des chrétiens à faire le lien entre leur vie, leur action, leur foi et pour les soutenir afin qu'ils soient témoins du Christ auprès de leurs camarades dans leur vie ordinaire. »¹³

Scène 2

Un appel à un renouveau de la révision de vie

Je voudrais reprendre rapidement ce que vous dites de vous-mêmes, de votre pratique pour situer mon propos. Il y a en premier lieu l'équipe et ce qu'elle vit :

« On se retrouve à peu près une fois par mois, et on parle de la vie de tous les jours, en se servant du thème d'année, souvent, mais pas toujours (...). Lorsqu'on travaille très sérieusement, on prépare la réunion à quelques uns, on envoie un ordre du jour, on fait un compte rendu (...). Certaines fois, un membre de l'équipe a quelque chose de si important à partager, qu'on oublie l'ordre du jour, on le laisse parler, les questions viendront plus tard. »

La pratique du Mouvement repose donc sur la révision de vie. « Voir, juger... pour agir ». Il y a un outil : le compte rendu et à propos de ce compte-rendu envoyé au National, votre site note ceci :

« Au Secrétariat National (...), ils ont une équipe de relecture qui arrive à voir tout ce qui change peu à peu, à force de parler de nos vies de tous les jours, de se questionner, de chercher à comprendre. A force de regarder, on finit par discerner des choses qui bougent, des transformations, des changements dans les regards et dans les façons de faire. Lorsqu'on est croyant, on peut voir Dieu vivant dans toutes ces transformations : le royaume de Dieu est ici, au bureau où (un tel a parlé)... , à la chorale où (il y a eu réconciliation...) ».

Certes l'équipe du Secrétariat National assume la tâche de relire les comptes-rendus et ils le font avec sérieux comme cela apparaît dans le Courrier... Mais je suppose que chaque groupe, au moins de temps en temps s'essaie un peu à ce discernement : ils se demandent au moins

¹³ D.Pizivin, p.11

quelle est l'attitude juste, car on sait bien que les solutions des problèmes souvent très complexes qui se posent aujourd'hui, ne sont ni simples, ni évidentes. Mais il s'agit d'aller plus loin dans le discernement et d'aller jusqu'à ce point où il s'agit de dire en quoi la vie que nous considérons rejoint la démarche de la foi, en quoi ce que nous vivons est signe du Royaume qui vient. Et là, il faut bien reconnaître que c'est souvent vraiment difficile. En effet, la question à laquelle des chrétiens qui s'expérimentent minoritaires ne peuvent plus échapper, n'est-elle pas au fond celle-ci : en quoi notre vie a-t-elle quelque chose à voir avec ce Dieu dont nous voulons témoigner ?

On pourrait décliner ici tout le livret des ateliers du Conseil National 2004.

Ainsi pour l'atelier 1, lorsque je lis : « refus de responsabilité, peur des promotions qui rendent la vie plus difficile », on voit bien ce qui est visé. Mais l'Evangile ne nous dit-il pas que lorsque tu veux construire une tour, tu dois t'asseoir pour voir si tu en as les moyens avant de te lancer dans un chantier qui n'aboutira pas.

Lorsque dans l'atelier 2, je lis à propos de la mondialisation « Nous profitons tous du système et il nous faut beaucoup de force pour le combattre. », j'admire la lucidité du propos. Et quand on a pris ce chemin, qui me paraît tout à fait juste et même nécessaire, on se trouve devant un grand abîme. Car on ne peut se contenter de voir la réalité en noir et blanc, et les grands principes, fussent-ils évangéliques, n'ont bien souvent dans le concret qu'une utilité relative. Comment même dire une parole sur des phénomènes très complexes dans lesquels nous sommes tous et chacun embarqués ? Que dire alors de l'advenue du Royaume que nous sommes sensés guetter dans cet écheveau complexe de causes et d'effets ?

Et je pense rencontrer votre expérience quand je dis que ce discernement semble parfois bien problématique au point qu'un doute peut nous assaillir : et Dieu dans tout cela ? Nous aurait-il abandonnés ? Et en quoi le fait de croire change-t-il vraiment quelque chose ?

Daniel Pizivin exprime bien les interrogations actuelles en écrivant encore :

« La révision de vie a vu le jour dans un monde qui baignait encore dans une culture chrétienne. C'est moins le cas aujourd'hui. Le modèle actuel avec le schéma voir - juger - agir ne s'adresse-t-il pas d'abord à des personnes ayant hérité d'une culture chrétienne d'appartenance ? Si ce n'est plus le cas, peut-il encore fonctionner et à quelles conditions ? Il s'adresse aussi à des personnes ayant une conscience ouvrière et une pratique militante. Que devient-il avec de nouveaux venus, sans doute ouverts à cette dimension de l'action, mais avec encore du chemin à faire pour en découvrir les modalités possibles ? Bref, que devient la révision de vie quand les besoins d'éveil, d'initiation se font plus forts ? Reste-t-elle un outil adapté ? »¹⁴

En lisant ceci lors de la préparation de cette conférence, je n'ai pu m'empêcher de penser : qu'il y avait là si j'ose dire ... du « pain bénit » ! pour le liturgiste. Car effectivement, c'est là que l'on peut découvrir la place imprenable de la liturgie. A cet endroit précis où l'on prend conscience que nous avons besoin que Dieu vienne à notre rencontre, où nous nous rendons compte que la foi ne s'impose pas par des raisonnements mais qu'elle est réponse à un appel, où nous découvrons qu'un agir même parfaitement assumé dans ses références chrétiennes (en admettant que cela soit possible, ce qui serait faire l'économie de beaucoup de choses et du péché en particulier), n'est pas capable de nous faire connaître autre chose que nous-mêmes et notre monde.

¹⁴ D.Pizivin, p.12

C'est bien là d'ailleurs ce que vous dites encore sur le site Internet qui comporte un troisième et dernier point dans la présentation de ce que vous êtes, et ce point désigne une référence à la Parole de Dieu :

« Parfois, on commence la réunion ou on prolonge les échanges en lisant un texte de l'Evangile : au National, ils en proposent chaque année de nouveaux dans leur revue, le Courrier, en donnant des idées de méditation qui aident bien à y voir plus clair ».

En effet, pour passer de la vie à la foi et plus encore à la foi au Dieu de Jésus-Christ, il ne suffit pas de relire la vie, d'essayer d'y discerner les signes du Royaume. Il faut encore que nous ayons la possibilité de pressentir ce Royaume qui n'est pas le prolongement de notre monde. Car le Royaume que nous guettons, c'est le monde nouveau, un monde transfiguré. Or ce monde nouveau, nous ne pouvons l'imaginer nous-mêmes. C'est Dieu lui-même qui nous le révèle. Et c'est là que se situe la liturgie comme « instance » qui manifeste le mystère, c'est-à-dire ce monde nouveau que Dieu promet et dont il a donné les arrhes dans la Pâque du Christ.

Alors la question que je dois vous poser est la suivante : pourquoi la référence à la Parole vient-elle en dernier ? Pourquoi intervient-elle un peu « comme la cerise sur le gâteau », au risque d'apparaître comme un luxe dont on peut fort bien se passer ? Et ce schéma est-il pertinent pour les plus jeunes du Mouvement, mais parfois aussi des moins jeunes qui viennent à vous au terme d'un itinéraire de foi compliqué ou sans grand enracinement dans la foi ? Car pour reprendre Daniel Pizivin : « que devient la révision de vie quand les besoins d'éveil, d'initiation se font plus forts ? ».

Final

Vous avez donc vu comment nous sommes plongés au coeur du sujet. Car votre question, c'est bien celle de découvrir un sens et un sens qui soit cohérent avec la foi à laquelle vous voulez adhérer puisque c'est dans un mouvement d'Action Catholique, et donc c'est en tant que chrétiens, que vous entendez faire ce travail de relecture.

Donc, en épinglant l'écart entre la liturgie et la vie, comme je l'ai fait, j'ai en réalité en même temps souligné la difficulté la plus profonde de savoir ce que l'on met sous la problématique proposée pour ce Conseil National : « Quand la vie devient Parole ».

En effet, de quoi parlons nous quand nous utilisons le mot « vie » ? Est-ce si évident ? Et si le liturgiste vient apparemment de plus loin avec sa réflexion sur les rites, il n'empêche qu'il est aussi un théologien parmi d'autres lorsqu'il vous invite, et c'est là son métier, à vous poser des questions sur ce que vous dites quand vous rendez compte de ce que vous vivez à l'intérieur de l'ACI.

« Quand la vie devient parole » : la formulation de la question n'est-elle pas une invitation à se demander quelle parole nous cherchons... Est-ce simplement une « parole sur nos vies » ? Si tel est le cas, en quoi cela ferait-il la différence avec une discussion au café avec quelques amis, pratique qui a du sens bien sûr ?

En filigrane ne faut-il pas entendre ici qu'il se cherche un regard sur la vie qui permet non seulement de discerner ce qu'il faut faire, mais bien plus de rendre raison que cette vie a du sens, qu'elle mène quelque part, et que dans la foi, ce quelque part peut-être nommé Dieu ?

Deux affirmations structurent ma proposition :

- 1) La liturgie est source et sommet de la vie chrétienne : elle est donc le premier lieu de la proposition de la foi et à ce titre, une dimension capitale de la recherche de l'ACI. Si tel est bien le cas, je vous invite à approfondir la manière dont vous la vivez en équipe ACI.
- 2) La liturgie propose la foi non pas tant en termes de contenus, ce n'est pas d'abord du catéchisme, du savoir, des idées ou des thèmes. Mais la liturgie propose la foi en nous faisant entrer dans des manières d'être ou de faire, dans des postures. Elle n'est donc pas d'abord un lieu où l'on va exprimer le vécu, où l'on va célébrer des valeurs, mais un lieu où l'on va vivre une expérience qui nous renvoie autrement à la vie.

F. Patrick PRETOT